

Curiosités émiraties

Michel Vaïs

Number 167 (2), 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vaïs, M. (2018). Curiosités émiraties. *Jeu*, (167), 7–9.

CURIOSITÉS ÉMIRATIES

Michel Vaïs

Dans les émirats, on entre au théâtre sans payer pour voir des solos arabes ou étrangers, ou encore prendre un bain de culture populaire sur des sites extérieurs. Dépaysement garanti.

Le festival de théâtre solo de Fujairah (Émirats arabes unis), dit Festival Monodrama, s'est ouvert le 24 février 2018 par une soirée protocolaire d'hommage au chef de l'État, au prince couronné, aux cheikhs et autres gouvernants. Salut au drapeau, hymne national, film sur grand écran racontant le développement de

ce territoire jadis désertique, le tout parsemé de poèmes du souverain. Bizarrement, ce petit émirat dépourvu de pétrole est aussi le plus riche, car il possède l'eau qui coule des montagnes. Or, l'eau coûte ici plus cher que le pétrole. Fujairah a aussi développé son agriculture et son tourisme.

Si le festival de solos existe depuis 2001, il se double depuis deux ans du Festival international des arts de Fujairah, consacré à des concerts de chanteurs populaires et de musiques du monde, arabe surtout mais pas seulement. On a aussi organisé des expositions, des ateliers, de l'artisanat, des spectacles de magie, des danses en groupe sur



Tambours et ambiance durant le Festival international des arts de Fujairah Festival, en février et en mars 2018. © Michel Vaïs



Who Will Sing for Lena? de Janice Lee Liddell, mis en scène par Fae Ellington, présenté au Festival Monodrama de Fujairah en février et en mars 2018. Sur la photo : Makeda Solomon. © Michel Vais

la scène extérieure d'une place de Dibba (en banlieue de Fujairah) entourée d'échoppes, appelée «The Village».

Cela dit, l'organisation de l'événement est plutôt déficiente, du moins en ce qui concerne l'accueil des étrangers: pas de traduction pour la plupart des spectacles, ni pour les conférences de presse, toutes données en arabe, retards nombreux, équipes réduites et changées à la dernière minute... Pourtant, il y a de nombreux étrangers non arabophones, la plupart, il est vrai, n'appartenant pas au monde des médias mais à celui de l'Institut international du théâtre (ITI), qui célèbre son 70^e anniversaire en présence de son directeur général, Tobias Biancone. Même si le siège de l'ITI se trouve maintenant à Shanghai, son président depuis 2014 est en effet Mohamed Saif Al-Afkham des ÉAU, aussi maire de Fujairah. Dommage que le Québec s'en soit retiré¹.

1. C'est arrivé en 2002, sous prétexte que cela coûtait trop cher et que l'ITI ne répondait pas aux besoins des artistes québécois. La France, qui s'en était aussi retirée, y revient en 2018.

Les deux salles de théâtre de Fujairah, situées l'une en face de l'autre à Dibba, se distinguent par l'absence de billetterie: on y entre comme dans un moulin. Si c'est plein, on s'assoit par terre, dans les allées ou au pied de la scène. On peut toujours prendre des photos (sans flash) ou enregistrer le spectacle. On entend souvent des téléphones sonner dans la salle, auxquels les appelés répondent... Mais le public est bon: il applaudit les moments d'émotion ou les jeux de scène inventifs.

DE DURAS À COCTEAU

Quatre spectacles assez verbaux, l'un égyptien, les autres tunisien, koweïtien et omanais, sont joués en arabe sans traduction ni surtitres; un autre l'est en albanais par un Kosovar. Il m'est difficile de les commenter, vu les résumés succincts dans le programme du Festival. Heureusement, il y aura aussi quelques solos livrés en anglais.

Swing With Love est jouée par une actrice italienne interprétant le texte d'un auteur du Sri Lanka vivant en France. Il s'agit d'une

ode maladroite à la femme par une acrobate, hurlant *recto tono* ses bouts de phrase en se balançant sur des balançoires ou en grimpant à des sangles. Cela donne un mélange peu convaincant de jeux aériens et de déclamation poétique.

Également au programme, une pièce française jouée en anglais par une Syrienne émigrée: *Oh, My Sweet Land*. Dans sa cuisine dotée d'un grand îlot et d'une cuisinière, une femme se met à faire du *kebbé* (oignons hachés, épices, blé et viande hachée), ce qui fait remonter les souvenirs du pays perdu. Plus qu'une nostalgie des gestes d'antan, la culture du pays apparaît inscrite dans le corps. Belle idée, mais livrée sans relief. On reprochera à la comédienne le fait que la Syrie avec tous ses malheurs actuels n'est pas vraiment présente, sauf dans la dernière image (elle ouvre le frigo, qui renferme de grands quartiers de viande): image forte, certes, mais pas claire. Bref, c'est la dramaturgie de la pièce qui est maladroite.

Punishment d'Azerbaïdjan (seul spectacle donné avec des surtitres, anglais) apparaît

La Voix humaine de Jean Cocteau, mise en scène par Boroldoi Myagmar, présentée au Festival Monodrama de Fajairah en février et en mars 2018. Sur la photo : Oyunzul Dorjderem. © Michel Vais



comme une incroyable parodie de drame moraliste moyenâgeux, où une femme infidèle abandonne mari et enfants pour vivre avec un inconnu, qui la répudie. Elle se suicidera. Pourtant, ce pays du Caucase, où je suis allé cinq fois, n'est pas catholique, mais athée de tradition musulmane. Alors, d'où vient cette fascination pour la punition des pécheurs ? Bizarre !

La perle du Festival est sans aucun doute *Who Will Sing for Lena?*, un excellent numéro d'actrice racontant l'histoire poignante d'une femme de ménage noire condamnée à la chaise électrique pour avoir tué en légitime défense son patron soûl, qui l'avait déjà violée. La pièce, créée en 2005 aux États-Unis et en Jamaïque, raconte l'histoire vraie d'une jeune Géorgienne, Lena Mae Baker, qui s'est déroulée en 1945. L'actrice, très polyvalente, Makeda Solomon, est née à Londres de parents jamaïcains ; l'auteure, américaine, se nomme Janice Lee Liddel, et la metteuse en scène jamaïcaine est Fae Ellington. Solomon endosse avec aisance et désinvolture la fillette afro-américaine, puis la jeune fille fréquentant

les boîtes de nuit, et, enfin la domestique heureuse de son sort, jusqu'à ce qu'elle se fasse abuser. La mise en scène, sobre, permet au jeu varié de la comédienne de se déployer dans toutes ses dimensions.

Du Canada, on voit *The Village* : une actrice évoque son exil, son long désœuvrement loin de la scène, sa dépression, avec force accessoires et vêtements, pas toujours exploités à bon escient. Elle est meilleure actrice que dramaturge, disons. Il lui faudra trouver un auteur. Comme son spectacle est donné en anglais sans traduction arabe, ce sont cette fois les gens du pays qui sont frustrés. Résultat : la salle se vide avant la discussion. Tina Milo a quitté sa Serbie natale pour le Canada il y a une quinzaine d'années. Après treize ans à Vancouver, elle vit à Montréal depuis deux ans.

Côté curiosité : *La Voix humaine*, de Cocteau, traduite du russe, ai-je appris, est jouée en mongol par une jeune actrice talentueuse. Avant le début du spectacle, on entend chanter Montand, Brassens et Piaf, tandis

que le personnage est étendu endormi sur un divan rouge, un combiné à ses côtés, suspendu au plafond. On a coupé sérieusement le texte, y ajoutant des échos mystiques (le téléphone venant du plafond paraît transporter un message de l'au-delà) que l'auteur n'avait pas prévus.

Pour conclure, un petit festival bon enfant, certes dépayçant, dans un environnement de vacances qui, heureusement, réserve des surprises et, en tout cas, des rencontres agréables. Il faudra cependant soigner la lisibilité des spectacles, comme l'ont notamment déploré plusieurs participants africains francophones ne comprenant pas un mot d'arabe. D'autant plus que ce ne sont pas les ressources qui manquent à Fajairah pour fournir des surtitres, comme c'est devenu la règle dans la plupart des festivals à travers le monde. ●